



Dolori Resistere

Lucy Dayrone

Dolori Resistere

Lucy Dayrone

Couverture

Modèle : Lucy Dayrone

Photo : Metallic Photography

Montage : Gabriel Leroy

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Lucy Dayrone, 2005

Ebook – ISBN : 978-2-9549547-4-5

*Excusez-moi si de ma peau suinte la douleur.
Ce ne sont que des gouttelettes que j'évacue
D'un cerveau qui avait mal et cette vapeur
Transpire pour me laver d'un vécu.*

*Je sais que cela n'est pas très beau à voir.
Croyez que je lutte contre tout cela, vraiment !
Contre ces manifestations du corps, ses déboires,
Contre tout, contre rien, fantômes et revenants...*

*Je souffre d'une instabilité corporelle. Je disparaiss.
Parce que mes chairs voulaient cacher la vérité,
Le métal que j'avais posé sur mon cœur de jais
A cédé sous la douceur, la foi nouvelle, la beauté.*

*Et me voilà cette nuit endurant mille maux.
Mon âme se bat tandis que ma peau cède
Sous une sueur acide... Il fait si chaud...
Je fonds, je m'efface, je pleure des adieux, décède.*

*Je ne sais pas ce que je devrais ressentir.
Je flotte, emportée par une nouvelle marée,
Laisant mes espoirs pour ne pas ralentir
Ce navire fou qui chavire sans jamais sombrer.*

*Je voyage comme entre vie et mort.
J'entrevois quelques rares sourires.
Capture des mots stériles et m'endors,
Esprit défiguré, sur un long soupir.*

Mon voyage a commencé dans les méandres d'un cœur sanguinolent, voué aux rêves, à l'extase de vivre – toujours intérieurement – de folles passions, au chaos permanent de l'environnement dans lequel je baignais, là où je rejoignais souvent mon amie, Solitude.

Un jour, alors que j'approchai de mon miroir, pour y mirer ma lassitude, je sentis une respiration lente et soutenue, des battements de cœur : Miroir prenait vie. En son sein se refléta peu à peu ma propre lumière de vie, étincelante, aveuglante...

Une voix grave, douce, mélodieuse, m'invitait à pénétrer en lui, m'encourageait à le rejoindre ; mais trop effrayée par l'inconnu, je refusai cette proposition. Il poursuivit :

« Ton amie est hypocrite, elle te ment sans cesse et t'égare dans le rêve.

Tu ne vis pas. Veux-tu vivre ?

— Hélas, elle est ma seule confidente et je me soumetts à ce qu'elle peut décider pour moi.

— De cela, tu n'as nul besoin, car ton amie ne vit que la nuit et tes songes ne peuvent remplacer une vie. Veux-tu vivre ?

— Elle me protège pourtant le jour venu, et m'offre l'armure dont j'ai besoin.

— Elle guette le moindre sentiment pour le dévorer, et engloutira devant toi le plus beau de tes rêves, si tu ne la détruis pas. Veux-tu vivre ?

— Je ne peux détruire ce qui m'appartient, je serais comme une plume sans encre... Qu'y puis-je ? »

Miroir ondule et brouille mon image, puis une fine pluie tombe sur son encadrement de bois vernis, caressant les angles ronds.

« Veux-tu vivre ?

— Je ne veux pas avoir mal.

— Veux-tu vivre ? »

Alors je me tus devant la question car je ne voulais pas y répondre.

Solitude maîtrisait mes pensées, elle qui n'était jamais montée si haut, demeurant toujours en ce cœur fermé. Miroir avait raison. Elle me possédait et léchait déjà mon crâne.

« Oui, je veux vivre. »

Dans ce reflet qui fut mien, un regard autre apparut, et tout ce qui emmurait cette chair meurtrie, ce qui s'était construit durant de longues et pénibles années, s'effondra instantanément. Le regard prit des accents de bleu, de vert, ailés de sourcils blonds aux pigments d'or ;

*lorsque je voulus caresser cette beauté naissante, une vague ondulante
m'enroba, lentement, offrant à mon corps une porte ouverte sur la
peau glacée de Miroir.*

Au départ, il faisait très sombre. J'étais pétrifiée car résonnaient encore les hurlements de Solitude qui était restée de l'autre côté.

Affronter ses peurs primaires est un peu comme revenir à l'enfance et mettre à mort nos craintes les plus ridicules. J'avais finalement tout à gagner, puisque c'était un nouveau départ. Pourtant je priai bêtement l'invisible pour que tout s'arrête à l'instant, car j'étais nue et fragile, sensible et vulnérable, naissant à la vie dans un milieu où régnait le danger.

La pièce qui m'accueillait n'était qu'ombres et silences entrecoupés par ma respiration haletante, qui s'ouvrait sur une fenêtre plongeant vers un décor de vallées mystérieuses, bercées par la nuit tombante. Je restais immobile, presque paralysée. Soudain, une porte se dessina dans le mur de pierre qui me faisait face et une silhouette s'en détacha, sans qu'il n'y ait le moindre grincement de charnière pour rompre le silence. Progressivement, la silhouette devint une ombre svelte, un corps élancé, une noble stature. Puis je vis enfin son visage. C'était un homme, à la pupille débordante d'images, où les souvenirs et l'envie d'oubli tentaient de cohabiter, un regard abîmé, sur des traits tirés. Malgré cela, il était beau, charismatique et son apparente faiblesse

n'était qu'un leurre de séduction. Il semblait lui aussi vivre avec Solitude, accompagnée de Langueur, la plus terrible amie que l'on puisse avoir. Si nous n'avions pas été hors du temps, j'aurais dit qu'il ne pouvait appartenir à aucune époque.

Enfin, mes pensées laissèrent s'échapper quelques vers, lorsqu'il desserra les lèvres pour souffler un « Soyez la bienvenue dans mon antre... ».

Je savais que c'était Lui.

Visage dans le vent sur fond d'éclairs
Lorsque gronde la violence de l'orage,
Je vous vois, beau nuage tout de gris
Balayant sur votre route les pleurs du ciel.

Les portes rouges d'une demeure de sang
S'ouvrent, laissant entrer les
Etoiles, tisseuses de rêves !

C'est alors que sur le seuil, apparaît votre silhouette
Prince caché, à l'âme suintante de Beau.

Le rien devient le tout,
Le cauchemar se fait rêve.

utopie, ma plus belle espérance !

Mon beau regard de cristal,
paisible voix d'inconnu,
Enlacez-moi, gardez-moi, aimez-moi !

un banc de marbre, pâle et fatigué, nous invita à nous s'asseoir. La voix de l'être était paisible et ses sourires illuminaient une ancienne lampe qui ne brillait plus depuis longtemps déjà. J'étais enchantée. Il m'avait conté ses siècles et ses batailles, ses vies et ses amours blessés, ses moments de torpeur, sa rencontre avec l'Enfer, sa damnation et sa terrible solitude intérieure. Je l'avais écouté, la nuit durant, penchée vers lui, le regard gorgé de la vision qui s'offrait à moi. Il continuait à me conter ses pleurs et ses joies, quand les nuages firent signe à l'aube d'apparaître. Un œil mélancolique fixa le ciel rosé à travers la fenêtre, avant de chanter ces mots :

« Qu'avez-vous fait de moi, cette nuit ?

— Frôler votre âme... »

Je n'étais qu'une simple mortelle alors, mais il ne toucha pas à ma vie, se contentant de l'effleurer, du bout de ses longs doigts griffés d'ongles pointus, de parcourir mon cou, ma nuque, de caresses, sans détruire l'espace de tissus, chauds et vivants. Son premier baiser se posa sur mes lèvres lorsque plus rien ne devait être dit, pour faire taire les phrases sans mots, afin que les cœurs n'en disent trop. S'en suivit une multitude de baisers légers, palpitant sur ma peau comme les ailes d'un papillon venant à la conquête d'une fleur, pleine et odorante.

Il m'avait fait préparer une alcôve dans laquelle je me réfugiai dès son départ, alors que le soleil lui intimait de retourner dans l'ombre, encore, et de continuer à vivre ses ténèbres, inlassablement. Je le plaignais mais le poussais à dépasser les limites de sa condition ; je le désirais mais m'empêchais la moindre approche... Néanmoins, il dut m'entendre.

Il se glissa sans bruit entre les voilages de mon lit, un seul souffle annonçant sa présence, accompagné par le froissement des draps de satin, s'évanouissant sur ma peau, comme l'artiste découvre pudiquement une nouvelle sculpture. Sa douceur était telle que mes sens durent s'attacher à capter tout ce qu'il me renvoyait dans ses fiévreux baisers, sa frénésie à vouloir m'enlacer et faire de moi sa capture. Ses crocs saillaient légèrement sur de fines lèvres comme maquillées de vermillon, que la pénombre faisait éclater. L'amour me blessa, de sa violente douceur, tant les mots qu'il murmurait dans l'acte de communion abattaient un à un, les ruines même des remparts que j'avais jadis élevés.

Je n'ai pas sommeil.
J'ai perduré sur les rives de l'éveil,
Détachant les chaînes du réveil.

J'ai brisé la vitre du repos.
Je ne ressens plus la fatigue.
Je demeure sur la plage des sans-paupières
Où me ronge l'attente de lui.

Je vogue entre de multiples pensées ;
Souvenirs de son sourire, étreinte de son corps.
Comme le temps s'abstient de passer,
Faisant croire que nous sommes éternels !

Cette sensation de n'être que vide
Se rappelle à moi lors de ses absences,
Quand tout ordonne de le revoir
Mais que le fossé de l'espace emprisonne.

Le phare de ce pays tant aimé, Vous,
Guide le navire de mon cœur l'éloignant des récifs,
Colossales pierres levées dans la mer du Manque
Où les sirènes du néant s'emploient à m'inviter.

Je n'ai pas sommeil.
J'ai perduré sur les rives de l'éveil,
Détachant les chaînes du réveil.

Pourtant je m'endors sur un souffle...
Et me réveillerai dans ce doux songe.

Promenant mes pas dans le château qui gardait secret le lieu de repos de mon nocturne amant, le hasard - ou la volonté du Maître - voulu que j'entre dans une salle, vaste et chargée de chandeliers, candélabres et appliques murales contenant des feux aux lueurs étrangement roses. Devant moi, un petit salon arrangé de plusieurs fauteuils rappelant la toile de Jouy, imageant des scènes de chasses entre humains et vampires. Un frisson me parcourut le dos mais je me savais en sécurité, je savais que ma présence ici était désirée autrement que pour garnir les veines de quelques affamés du genre.

Sur la longue table basse, parmi des veilleuses à la cire déjà liquide, une enveloppe, sur laquelle était superbement calligraphié mon nom. Je m'en saisis et m'assis dans un des fauteuils, prenant le temps d'admirer le cachet de cire rouge marqué d'un profil de femme antique, la Pénélope de sa bague en or. Décachetant le pli avec une douce excitation, j'en sortis une lettre sur laquelle mon bel amant avait déversé sa passion. L'encre noire s'étalait sur quelques lignes que je lisais le plus lentement possible, pour m'enivrer de ses mots si chers à mon cœur...

« Mon Amour,

Je suis rentré et il fait déjà froid. Mon cerveau est vide.

Dîtes-moi ; quand me referez-vous des frissons, comme vous savez si bien les faire ? Quand tremperez-vous vos doigts sur ma peau et vos yeux dans les miens ?

Je n'ai pas eu ma dose de vos douces lèvres...

J'aimerais tant vous serrer contre moi, vous respirer et vous boire. Caresser vos cheveux, voir vos yeux se plisser, votre bouche s'agrandir, m'avaler en sourire et sentir votre tête sur ma poitrine sous du tissu chaud, dans le calme feutré juste troublé par votre voix et le discret claquement de vos baisers.

Mais il fait déjà froid et il fera plus froid encore, jusqu'à ce que nous nous blottissions l'un contre l'autre. Alors, je pense à vous et j'attends. »

Je le retrouvai la nuit suivante, assis dans un grand fauteuil de cuir noir matelassé, au dossier gigantesque, piqué de clous dorés, installé devant une cheminée où brûlait un feu étrangement bleu.

L'atmosphère de cette grande pièce, vide et sombre, me berçait dans une quiétude encore jamais ressentie. J'étais bien... Si bien que la vie aurait pu s'arrêter et les anges mourir, mon âme elle, resterait à jamais au creux de ce bien-être qui l'anesthésiait des affres de la vie.

Douce envie, pleine de fougue, de me jeter vers lui, de m'endormir contre le jabot mousseux d'une chemise blanche, laquelle se gonfla d'air lorsqu'il ouvrit les bras pour m'accueillir. Ses tendres baisers parcoururent mon visage et de ses yeux coulèrent des larmes de joie. L'or de ses cheveux éclata en paillettes de lumière quand ma main plongea sur son front pour l'amener à moi.

« Je vous aime, murmura-t-il.

— Vous qui avez vécu tant de siècles, savez-vous ce que cela veut dire ?

— Très justement. »

Ces seuls mots troublèrent mon regard qui se transforma en une fontaine à vœux.

« Mêlez vos larmes aux miennes et aimez-moi telle que je suis, beau vampire... »

Cette phrase fut suivie d'un enlacement sans parole, sans pensée, un pur ressentir, une caresse de Dieu lui-même, pour voir nos peines et nos pleurs s'interrompre à l'instant, et guérir le passé.

Ma voix n'imprime que souffle et soupirs
Tandis que mon corps gère un manque infini.
En guise de douleur, j'emprunte votre peau
Revêtant mes murs de votre regard.

Loin en dessous du ciel qui vous pleure
Je souris, danse et m'amuse de cet amour.
Croire, comprendre, vivre le votre
Que de bonheur dans une âme qui fut si seule !

Votre unique chant réveille en moi la passion
Quand grincent les fâcheux et les sourds
Moi je souris, je vis, j'aime
À percer mes poumons qui hurlent votre douceur.

Mais l'oxygène se transforme en poussière.
L'ange de l'attente précède mes pas
Sur le long chemin qui mène à vos lèvres.
Tant de rêves ! Tant d'espoir !

L'espérance n'était que peine.
Le soleil se plaisait à n'éclairer que le songe
Tandis que mes larmes plaisaient à la lune.
Comme j'ai été patiente...

Mais je souris à présent !
Je lance mille éclats, mille rires,
En louanges et mots de vous.
Oh, mon amour, comme je souris !

A mes oreilles éclataient des rires aigus, je percevais des bribes de conversations, sentais des souffles sur ma nuque, des effleurements sur mes bras ; je savais que l'on me respirait, me jaugait, mais j'étais aveugle. Des parfums de violettes et de roses imprégnaient mes draps, le velouté des poudres de maquillage excitait mes sens et me faisait tourner la tête ; ma pauvre tête, qui reposait sur un oreiller de soie rouge, immobile, comme le reste de mon corps, paralysé par je ne sais quel sort. Puis, il n'y eut plus un seul bruit, sinon des respirations haletantes, entrecoupées de petits gémissements de désir, comme un jeune fauve qui hésite à tuer sa proie tout de suite. Je me sentais vulnérable, en butte à la pire des angoisses... Serai-je à la hauteur de ces prédatrices qui voulaient partager leur immortalité ? Ferai-je partie de ce clan ou garderai-je cette originalité qui plaisait au Maître ?

Soudain, une lourde porte claqua et tout cessa instantanément.

L'obscurité qui masquait ma vue se dissipa peu à peu et mes membres reprirent leurs fonctions, lentement, comme si j'avais été plongée dans le sommeil depuis une éternité. Une main vint caresser ma joue et un baiser fut déposé sur mon front. Lorsqu'il recula, je pus apercevoir son visage, à la lueur d'une faible bougie luttant contre la cire liquide

qui voulait ensevelir sa mèche fatiguée. Je vis ses traits, las et tirés, ses lèvres closes et son regard amoureux empreint de tristesse.

« Le Passé. Il ressurgit... parfois, dit-il.

— Si vous l'exhumez sans cesse, il ne fera que me tourmenter, comme ce soir.

— Ce ne sont que des projections.

— Des projections qui me tuent et m'aveuglent ! Je ne peux les combattre car je ne connais pas ce passé.

— C'est un peu comme ces films...

— Visionnez donc les films de votre avenir...

— Un avenir ?

— Notre avenir. »

un voile de nostalgie se posa sur ses paupières. Il s'allongea près de moi, décidant que mes bras seraient son repos.

Blessé.

Attaqué par le temps, meurtri par le passé,

Esprit vague en un corps momifié,

Cœur qui boite, ici enfermé,

Là torturé, plus loin dévoré.

Ah, la douleur qui loge dans l'alcôve empourprée,

Quelle garce à la bouche empoisonnée !

Elle vous a fait mal, elle vous a fêlé.

Les batailles contre la vie vous ont abîmé.

Des larmes vous en avez versées.

Mais vous êtes un puissant cœur cuirassé !

Venez, venez dans mes bras vous réfugier,

Respirer l'amour, perpétuer l'éternité...

Il m'avait dit qu'il ne partirait pas, qu'il ne m'abandonnerait jamais. Mais une nuit, il le fit. Je craignais que Lanqueur, reine cachée de ces lieux, ne l'eût enlevé pour s'approprier sa présence et sa beauté. Je pensais ne pouvoir vivre sans lui, mais dans un rêve, il n'y a pas de mort, sinon celle de l'âme qui, au réveil, hante un corps qu'elle ne connaît plus, gouverne un cœur vide et peine à communiquer avec l'esprit. La Mort s'apporte et s'emporte, qu'elle vienne d'une douleur ou d'une lanqueur.

Le château était mon monde, même si je ne visualisais que très mal les pièces dans lesquelles j'errais, elles qui étaient le sens de cette vie nouvelle. Lorsqu'il désertait, il n'y avait nul bruit, nulle ombre qui dansait ; tout semblait se figer et l'immobilité des objets faisait naître en moi l'attente, plongeant ce cœur nu et entier, dans un vide vertigineux. Je ressentais le manque, comme un corps qui demande à être réhydraté. Tout se bousculait en une lente et prometteuse passion pour l'unique qui faisait constamment battre mon cœur.

Je restai là, toute la nuit, à l'attendre, observant les étoiles roses d'un œil rond. Ma bouche balbutia quelques prières de retour, adressées à la lune qui décrocha de l'un de ses cratères, une plume blanche, flottant au vent, planant au gré des courants ascendants.

une plume flottait au gré des courants,
Me rappelant nos pas de danse, votre peau,
Son parfum, vos longs doigts d'amants,
L'exquise résonnance de vos tendres mots.

Là, à mon oreille, je me laissais bercer
Du rêve, de votre sensationnel,
Couverte d'ivresse sous vos baisers
Si proches de la plus fine dentelle !

Torture ! Plume de plomb ! Mon cœur,
Arrache le encore de cette poitrine !
Plume qui sert les Rois de l'apesanteur
Garde le en ton carcan de barbules si fines !

J'invite ta hampe à puiser mon sang,
Qu'elle gratte la vierge page et la salisse.
Puisse-t-elle transcrire ce que je ressens
Tant de temps... que ce manque finisse !

une pièce plongée dans les ténèbres, éclairée en son centre par un chandelier à sept branches trônant sur une table. Une dizaine d'invités apprêtés, se tenant droit, engoncés dans des vêtements de pantins, jouant aux tarots, la gorge pleine de rires sur des joutes verbales qui m'amusaient un temps avant de m'affliger. Le vampire était assis en bout de table, unique mâle parmi de superbes et terribles prédatrices. J'étais la première à sa droite, les lèvres noyées dans un vers d'absinthe.

Soudain, il y eut un affreux décalage entre l'assemblée et moi-même, comme un bruit sourd et continu qui vint rompre mon appartenance au lieu. Une déconnexion à mon antre, le fil de ma vie suspendu un instant. Ma chaise semblait bouger et se tortiller, ajoutant un vertige de plus à mon malaise, et je tombais à terre. Ne me parvenaient plus que des échos étouffés, dont la voix impuissante de mon amant qui me rappelait ne pas avoir le don de soutenir ni relever les autres.

Alors ce fut un fantôme qui vint à moi, l'aura éclatante d'une lumière aux reflets de bronze qui m'apaisa. Lentement, il prit ma main, essuya mes larmes tout en m'habillant avec plus d'élégance, prenant soin de moi, à même le sol. Mais plus son sourire s'élargissait, plus sa forme éthérée disparaissait... Jusqu'à ce que je reste face contre

terre, essayant de rassembler mes forces car moi seule pouvait me relever.

Malheureusement, un homme en avait profité pour abuser de ma faiblesse. C'était un esclave qui vivait sous la table, allant toujours à quatre pattes, occupé à ramasser miettes et poussières. Secrètement, il construisait avec ces restes une maquette de sa vie, quelque chose qui ressemblait à un avenir. Il s'était approché de moi et d'un geste vif, avait coupé une mèche de mes cheveux pour la placer sur sa langue. Je vis alors sa bouche se déformer quelque peu et il en ressortit une figurine de verre, reine de sa monstrueuse maquette de déchets. Toute mon énergie passa dans cette figurine qu'il fallait briser pour rompre la malédiction. Mais cette simple conjuration demandait trop de force à un corps qui s'alourdissait encore et encore.

Je fus alitée quelques jours sans pouvoir réfléchir, secouée de soubresauts et autres spasmes, tandis que le pauvre esclave fut exilé et sa maquette réduite en poussière.

Il y a comme un eczéma qui me ronge
Espèce de petits vers qui luttent ardemment
A passer outre ma peau, outre mes songes
Conquérir ma chair, s'approprier mon lament.

Quand la solitude s'instaure dans l'âme
Il est étrange de ne pas se sentir seule.
D'oublier le sommeil, d'entendre l'infâme
Maîtresse des sombres folies qui feule...

Irritant eczéma qui empoisonne l'esprit !
Je suis abandonnée dans cette épreuve
Où je côtoie les prémices de la folie,
Douce schizophrénie qui œuvre...

Je ne trouve nul remède apaisant,
Juste le soulagement dans les mots
Comme un miroir d'encre reflétant
Ma triste violence, ma parano.

Il aimait le sang, presque plus que tout. Son parfum, son goût et sa texture l'aurait toujours poussé à en prendre quelques gouttes, fussent-elles souillées. A haute dose, cela le tuait, inondant son corps d'un surplus de ce précieux liquide, qui le rendait un peu plus lent, un peu plus agressif. Même s'il restait égal à lui-même, ce beau vampire s'enivrait sans fin.

Pas une seule fois, il ne m'a mordue, pensant que ma fraîcheur serait gâchée par le besoin vital d'aller chasser, chaque nuit, que j'en perdrais ma pureté, pour gagner l'instinct prédateur. Mais alors, je ne pouvais partager son expérience, je ne pouvais comprendre ses besoins, anticiper ses excès et employer devant lui une attitude adéquate. Je n'étais pas de son monde. Tout cela m'affligeait ; au-dehors, une pluie acide tombait doucement sur la sépulture préparée à l'intention de notre amour.

Il murmurait d'incompréhensibles mots issus de cet amour, je voyais bouger ses lèvres, j'apercevais le désarroi dans son regard, mais je n'entendais plus. J'ai vainement tenté de lui faire part de ma surdité, mais il semblait tellement absorbé par ses efforts, luttant contre l'envie de boire plus de sang qu'à son habitude, qu'il n'eut pas le temps de m'entendre.

Silence.

Du rêve au cauchemar, le voile de nos différences devint une paroi de verre inaltérable, nous séparant ainsi au cœur des ténèbres, l'un à côté de l'autre, sans pouvoir se tenir la main. Je m'insurgeai contre le sort et frappai le verre de toutes mes forces, laissant sur mes poignets les blessures du mérite.

« Vous ne pouvez rien faire, mon ange...

— Vous, vous le pouvez ! Je vous en prie, sauvez-nous !

— Je n'en ai pas la volonté...

— Je vous en prie, sauvez notre amour ! »

Tout tremblait autour de nous, mais le verre ne faillit pas, aucune onde ne le percutant. Je me plaquai contre la matière, la joue agrippée à sa froideur et pleurais de longues larmes d'impuissance, tandis que mon fabuleux vampire s'enivrait du nectar pourpre du commun des mortels, pour s'y noyer à jamais.

Ce n'est que du poison qui coule dans mes veines,
Elles qui se tordent, s'enroulent et m'asphyxient.
Mon cœur ne vit plus sans le précieux oxygène,
Pollué par la détresse d'aimer un être enfuit.

Sous une lune pleine d'un espoir rayonnant,
L'âme s'en vient à être mutilée par ces rasoirs,
Profondes entailles qui saignent lentement,
Là, je prie, vidée, l'aide du bel illusoire.

Le grand disque lunaire agite ses lumières éteintes
Qui touchent ma folie et transforme ma passion,
Et le masque du visage inexpressif que j'empeinte
Voile mes angoissantes peurs de n'être que déraison.

J'erre en un lieu qui n'est pas le mien, effrayée.
La mémoire s'efface, les sentiments s'estompent.
Je ne cesse de vomir la rage et le chagrin accumulés,
Très bientôt, ces saillantes veines vont rompre.

Quelle fait mal cette douleur du néant !
Qu'elle est longue la mort qui ne veut s'achever...
Qui donnera le coup de grâce que j'attends ?
Pour que s'arrête la torture. Je suis si fatigué...

Quelles sont les réelles raisons qui m'auront poussé à m'épuiser volontairement pour ce vampire, pour ce damné, cette ombre portant sur le visage le blasphème de l'amour ? Blasphème d'avoir professé, au nom d'un diable sans intérêt, le culte d'un nouvel amour qu'il savait sans pareille intensité au nôtre. Pourquoi se jeter corps et âme, si maudit soit-il, dans le gouffre de la vie, et aspirer tous ces vices ? Il ne savait pas qu'en me détachant de lui, il me renvoyait à la vie, celle au-dehors, qui guettait patiemment mon retour...

J'avais laissé, devant Miroir qui m'avait transportée, mon armure, ma raison et Solitude, eux qui m'attendaient, eux qui m'attaqueraient à nouveau. Et ce vampire ne le savait pas, car il ne s'était jamais demandé, tout à son bonheur, ce qu'il m'avait fallu abandonner pour vivre cette passion, le prix que j'avais dû payer à Miroir, ma reconstruction passée, lorsque je n'étais plus qu'une coquille vide à remplir de sentiments et de sourires.

J'étais à nouveau nue, innocente, vulnérable et éperdument amoureuse.

La vie consent à une évasion, mais au fond, la vie exècre le rêve et apprend à ne pas le vivre trop longtemps, bonne mère qui tient à nous garder hors de portée de l'illusion, afin de ne pas brûler nos ailes chimériques.

Je cherche une raison à cette tristesse démesurée,
- En quel honneur ? - Un fait à ce pesant silence.
Serai-je l'enfant des romantiques blessés ?
Ou la victime d'une malheureuse romance ?

Je crois que voici la douce Mélancolie,
Ma reine, l'oriflamme de ma bataille,
Ma plénitude, ma Muse, ma folie,
Celle que je sers et qui souvent me raille.

Oui, je te sers, te serai toujours dévouée.
Désormais mon encre coule en ton nom,
Car je me suis volontairement engagée
Dans ton ensorcelante et Mélancolique Légion.

Je ne suis qu'un soldat parmi tant d'autres,
Poète possédant une plume aux reflets noirs,
Pour tuer à coup de vers, à coup de morts espoirs,
La chair des sentiments qui souvent se fait vôtre.

Ainsi je sers sous l'écarlate bannière
De la superbe déité des poètes maudits,
Toi, Mélancolie, qui sans manière
Offre ton baiser nommé Ennui.

Je ne lui en voulais pas de m'avoir tuée. J'étais déjà mourante, il n'a fait que m'achever. Nous avions quelque espoir, encore, de me voir renaître et de le voir enfin redevenir un homme. Mais les tourments de l'histoire restèrent inchangés. Vampire maudit il demeura.

C'est une douleur qui fait excessivement mal... qui demande à un cœur de s'arracher d'une poitrine trop étroite, d'écarter des côtes trop serrées.

Je saignais, je souffrais, sans limite, jusqu'à côtoyer l'euphorie dans cette douleur. C'est alors que mes gémissements n'eurent plus de son, mes larmes se turent et la folie me gagna.

L'âme battue, enflée, souffrance devenue indolore,
Mon corps s'est échoué sur la rive du vide.
De longues et étranges branchies palpitant encore
Sur mes flancs maigres appelant au suicide.

La nuit a rapporté avec elle les parfums d'antan.
C'est à ma fenêtre que je vais la rencontrer :
Marchande, elle négocie nostalgie et vent.
Pour une larme, elle me donne un souvenir à rêver.

La source inépuisable d'un cœur qui saigne
Ne cesse de pleurer ses filets de souffrance,
Qui, faite de l'ombre dont elle s'imprègne,
Hurle silencieusement la plainte de l'errance.

Lorsque trop profonde fut la morsure
Rien ne peut totalement en extraire le venin.
Il reste une trace témoin de la blessure,
Une infection latente qui parfois revient...

Tout s'écroulait dans une ombre bientôt soumise aux complètes ténèbres. Elle dévorait ma couche, les murs, les vallées au dehors, elle aspirait le soleil, léchant le bout de ses doigts pour ne rien gâcher de ce met gigantesque qui la faisait s'agrandir. Elle termina, en dessert, par la première pièce qui m'avait accueillie : j'étais seule face à elle et, impuissante, devinant mon avenir proche, je rassemblai le peu de courage qu'il me restait pour affronter Miroir, que j'entendais déjà respirer derrière le mur protégeant mon dos de l'ombre infernale. Il ne resta bientôt plus que moi et le néant, face à rien, contre tout ; l'ombre, excédée que je ne me décide à partir, me bouscula du revers de sa longue main et le mur m'accueillit en ses pierres mouvantes. Ma vision recréa le souvenir de mon arrivée et mon cœur hurla sous la douleur du cuisant échec qui m'avait poussée à détruire cette vie.

*La chaîne du bonheur pendait à ton cou,
Le fermoir d'argent en ta chair.
Balançait lentement à l'autre bout,
La canine blanche sortie de ta jugulaire.*

*Tu l'aimais ce précieux talisman,
Tu l'embrassais, le chérissais, l'adulais,
Ce porte-bonheur qui animait ton amant.
Mais par habitude, il a fallu que tu t'en fiches.*

*Pauvre âme tourmentée, esprit brouillé !
Tu as cru bien faire, en intention,
Mais tu n'as réussi qu'à faire se détacher
La chaîne que tu portais et son médaillon.*

*Ton corps s'est refusé à la communion,
Par fierté... et envie de pouvoir,
C'est ainsi que tu as mis à mort cette union,
Par peur, sans lui laisser un seul espoir.*

Je m'étais endormie très vite. Pour oublier. Mais le réveil fut pire qu'un coup de poignard bien ajusté, dans un cœur qui cesserait immédiatement de battre. Oui, il était vicieux, ce réveil, très vicieux, un traître qui enveloppe dans le linceul du lendemain les espoirs nourris la veille, chuchotant la vérité sous la violente musique du rêve, qui assomme, encore et encore, un cerveau embrumé par une décision hâtive.

Je ne me rappelle plus combien de temps j'ai mis à ouvrir les yeux, si j'ai remué les lèvres pour invoquer un prénom du passé. Je sortais d'un coma volontaire, pour le repos d'une âme engourdie qui faisait naufrage. Il a finalement fallu que je me lève, des éclats de soleil mourant sur ma rétine, puis que je marche sur des morceaux de miroir brisé qui couinaient en pénétrant une voûte plantaire insensible. Un peu partout, rampaient des bouts d'armure, protection dont je m'étais défaite jadis, rouillée, abîmée, défoncée par endroits, vieilles cicatrices qui la rendaient belle d'endurance.

« Alors, le voyage était beau ? »

Miroir. Mon nouvel ami, trônait toujours sur le mur, malgré ses quelques morceaux perdus qui me transperçaient la chair. Son reflet n'accueillait plus qu'une blancheur immaculée sur laquelle on

devinait un relief de lèvres qui s'animaient très lentement.

« J'ai tout laissé pour un échec. Tu m'as menti, répondis-je.

— Pourtant, c'est une belle victoire sur toi-même.

— Et cette armure défectueuse dont les plaques jonchent le sol, est-ce une victoire que de devoir s'apprêter à la remettre ?

— Une bien plus grande, en effet, puisque tu devras encore l'abandonner.

— Je ne veux plus vivre. »

Une porte claqua derrière moi et un courant d'air froid me glaça le corps. Solitude. La voilà qui revenait me tourmenter, léchant le sang de mes plaies dans un gémissement de plaisir intense.

« Repose-toi un instant, et dis-moi la beauté de ce voyage, reprit Miroir.

— La beauté de ce voyage fut la douleur de l'illusoire. »

A quoi sert réellement l'amour
Quand il peut se trouver dans la fiction,
Quand la raison s'adonne à l'illusion
Que le cœur palpite dans des émois d'un jour ?

Il n'y a rien au monde de plus réel,
Qu'un sentiment, qu'une plage d'émotion,
Le rêve n'octroyant jamais les sensations,
Pas même l'expérience, l'impalpable irréel...

C'est l'âme qui souhaite toucher
Ce que les doigts se refusent à prendre
Ce que le désir veut apprendre,
Savoir – grande erreur ! – maîtriser.

Car il n'y a nulle sortie dans un rêve
Aucune possibilité d'aimer,
Rien qui puisse nous transcender.
Non, même dans le plus beau des rêves.

J'étais suspendue à une onde téléphonique, sans correspondant, une onde que je voulais de secours, une onde qui s'éloignait vers lui et revenait, en brutal écho vers un tympan handicapé, vers ma pauvre raison désorientée. J'étais un funambule exécutant la mélancolique danse du suicide, avant de se jeter dans le vide.

Je lui demandais de me parler et je luttais si fort, si fort... contre ces nausées, ces malaises, le martèlement d'un cœur qui découpe une poitrine sans souffle, contre une vision qui se trouble de larmes, un être qui lentement se meurt...

Comment définir l'atroce sentiment d'abandon ? Et cette dédaigneuse indifférence qui fait un massacre de nos souvenirs ?

Jamais plus le sang ne circulera en ces veines.
Il s'est figé dans sa course folle, décoloré,
Bleu, bleu d'asphyxie, pollution avancée,
Etat latent d'une mort prochaine.

Les membres ne répondent que par des sursauts
Lourds, pris dans le ciment d'une tristesse.
S'étend le corps, on lui offre une messe,
A lui qui va mourir, à cette chair, à ces maux.

Moi je ne suis qu'une enceinte fissurée,
une muraille qui se creuse de l'intérieur,
un autre château en ruine, bientôt hanté,
Victime de l'érosion, par ma peine, ma peur.

Plus rien ne répond, mon cerveau suffoque.
Les nerfs ne renvoient plus de douleur.
Pleine d'un néant, sans lieu, ni époque,
L'âme, désespérée, toujours demeure,

Je souffre mille tortures abominables,
L'esprit déchiqueté par des lames rouillées,
Le regard en cataracte, perdu, voilé,
J'endure, je lutte contre le mal qui m'accable.

*Mon enveloppe subit une pression du temps,
Mon cœur s'est lové près d'un estomac plein,
Et lentement, il le mange, l'avale et devient
L'essence même des entrailles, surpuissant.*

*Si je n'ai plus de cœur, que morte est ma passion,
Il me reste un guide imprimé dans le bas ventre,
- Pauvre exutoire frappé de trop d'émotions -
Grand Livre de l'inspiration que j'éventre.*

Puis le silence. Le silence qui s'abattait en une brutale rupture, entrecoupé de la longue note aiguë de l'encéphalogramme plat, comme si l'un des doigts crochus de la Mort pointait lentement sur mon front, un ongle sali de regrets.

Je ne voulais plus vivre, mais je ne voulais pas mourir. Alors, avec tout le temps que m'accordait Solitude, à récupérer les lambeaux de mes émotions dans le réceptacle de la volonté, je fabriquaï péniblement ma nouvelle armure, trempée dans l'eau de la rage. Lorsque je réussis enfin à réunir un nombre suffisant de plaques, laides mais résistantes, je les plaçai sur ce cœur déchiqueté et opérai une greffe douloureuse, sans la moindre anesthésie. J'enfonçai les clous de l'expérience dans ce fragile palpitant et, avec la plus intense des prières, j'invoquaï une essence protectrice afin que jamais plus elle ne cède à quelques sentiments d'attachement.

*Je n'ai, pour tout homologue de vie
Qu'un hématome ne désenflant pas,
Gonflé par une rivière rouge dont le lit
Cesse son territoire aux sensibles parois.*

*J'ai voulu ne plus l'entendre battre,
Qu'il rouille sous mes pleurs, se taise,
Foudroyer la douleur pour ne pas la voir s'accroître,
Cuir cet organe malade sur de naissantes braises,*

*Obstruer les ventricules,
L'arracher de ma poitrine,
N'être plus rien.*

N'être plus.

Parfois, tout semblait plus calme dans cette cellule d'oubli car j'étais à l'abri de tout, si ce n'est de moi. Quelques fois, par je ne sais quels trous dans les murs étroits de ma raison, s'infiltraient les Idées Noires, perverses qui diluent dans le mal d'un être un peu de leur poison de vouloir en finir. Deux maîtresses nues aux formes troublantes et généreuses, masquées par le manteau mauve de leur chevelure infinie. Elles étaient grandes, fines, aux yeux bleus piqués de rose. Leur bouche large et magnifique cachait une langue dévastatrice, derrière des lèvres plates sans démarcation de couleur. Leur peau n'était qu'ombre, une chair opaque, noire de ténèbres, et scintillait sur leur ventre la constellation du désir offrant une porte sur le néant. De sublimes liens pourpres entouraient leurs poignets et elles s'en servaient avec joie pour m'offrir le plus sensuel des bondages, ma plus belle torture, ma Passion. C'est ainsi que je me suis retrouvée, pieds et poings liés, sur le lit de la romance assassinée et que, loin de tous, je vivais seule ma douceuse, mon aimante, ma torturante mélancolie. Il n'aura pas fallu longtemps avant que ma mémoire ne se vide lorsque j'atteignis ce néant, dont la porte embaumait le parfum du péché. Ainsi je sombrai, victime consentante, dans le plus morbide des cauchemars, soutenue par l'envie d'y rester, tant la douleur devenait

*une drogue qui remplaçait mon sang. Alors, je ne savais plus qui
j'étais et m'abandonnais sans peine, proie soumise, dans les sombres bras
de mes Idées Noires.*

Mon âme est aliénée, amorphe, transparente
Sur la couche humide du Devenir.
Elle pleurait hier encore cette proche parente,
Expulsant de sa gorge malade des injures à vomir.

J'avais tenté de l'aider à s'échapper
Puisqu'elle me le demandait incessamment,
Elle qui avait plus d'une fois réussi à happer,
Les prémices de quelques larmes ou calmants...

Mais cette âme, aujourd'hui atteinte et souillée,
Pleine d'un rien, vide d'un tout qui la ronge,
Acceptant en elle sans mot dire une calamité
Nommée Souffrance, sadique et faiseuse de songes.

Je t'ai vu mourir sur ta tombe même, l'embrasser.
Tout le monde te voyait t'éteindre sans honneur !
Mais ce soir, tu as eu le droit à trois baisers :
Fais qu'en toi à jamais ils demeurent...

Je suis restée inconsciente des mois durant.

Dans ce sommeil protecteur et ces rêves destructeurs, j'ai rencontré mon Être, dédoublé. Il y avait Faiblesse, femelle soumise mais sournoise, et Force, une vagabonde enjouée mais sadique. Faiblesse avait fait naufrage sur les récifs déchiquetés de l'amour ; Force, fougueuse, naviguait au loin, sous les étoiles et une lune pleine.

Faiblesse était voilée de nimbes blanchâtres, allongée sur un rocher à l'arête saillante. Ses longs cheveux noirs, mouillés, collaient perpétuellement à ses pâles joues sur lesquelles tombait le plus triste des regards. Elle me prit par la main et m'attira vers elle, m'accordant de caresser son corps bleuté pour y sentir ses ecchymoses.

Douloureuses blessures, pesante souffrance, désespérante fragilité.

Elle me confia avoir éteint son phare, souhaitant la mort de sa traître jumelle, dont le vent du plaisir gonflait les voiles de l'ego...

Ah, Force ! Force était capable de tout. Capable de faire souffrir sa sœur, de la tourmenter pour satisfaire son vice. Son palais flottant, fait d'ivoire et d'argent, contait aux océans ses aventures, les îles conquises qu'elle incendiait puis abandonnait, confiant aux eaux troubles de terribles secrets d'âme.

Faiblesse n'avait cure de tout cela et me le dit tout en enfonçant ses ongles bleus dans mes veines, tentant de me faire l'amour sur la couche du suicide.

« Non, Faiblesse, non ! murmurai-je sous ses baisers de glace. Tu ne me feras pas tienne.

— Donne-toi à moi... »

Elle me toucha le cœur et perça mon âme jusqu'aux souvenirs, crevant mes remparts. Épuisée, conquise, je mourais pour sa beauté quand je vis soudain briller au loin des flambeaux, reflétant ses flammes sur les douces vagues qui ondulaient autour du navire de Force. Elle était un espoir, mais ce ne fut qu'en reconnaissant la proue sanglante de son bateau que je réagis et quittais Faiblesse, dans l'idée de réunir ces jumelles, comme avant, en un Etre Unique.

À la nage, parmi les requins, dans les sombres eaux d'une nuit devenue éternelle, je priai Force de me recevoir en son mouvant domaine. Prière qu'elle exauça. Sulfureuse créature rousse au teint rosé, rehaussé par les paillettes d'or de ses iris ardents, elle était la quintessence du désir. Elle ne m'adressa pas la moindre parole, pas plus qu'un regard, occupée à défier Faiblesse par ma seule présence. Celle-ci me hurla :

« Reviens vers moi !

— Crève seule et que la déchéance t'ensevelisse ! » lança Force dans un sourire.

Les cils imbibés d'eau de mer, je me réveillai lentement, affligée de la haine que se vouait mon Etre dédoublé, ces féroces créatures qui n'obéissaient plus qu'à leurs instincts destructeurs : l'une sur sa propre personne, l'autre sur quiconque croiserait son chemin...

Tant de fois j'ai cherché à comprendre
Qui était le bourreau tenant la hache qui efface,
Savoir, pourquoi, enfin apprendre
Qui s'acharnait à m'assener l'énième coup de grâce.

La réalité a tué mon rêve, mignonne...
Les puissantes serres rouillées d'oiseaux métalliques
Ont percées ma chair comme celle d'une charogne.
Pourtant je vivais, moi, Etre unique.

J'ai perdu mes pensées d'avant.
Les regards se sont tous dissipés,
Alors j'ai vécu sur les rives du lament,
Sur ces récifs, j'ai longtemps cherché.

Mais toi, pourquoi te veux-tu morte ?
Pourquoi viens-tu naufrager sur ces rocs ?
As-tu besoin du suicide ? Soit forte !
Dépêche-toi, guide ailleurs ta coque !

Ma lumière n'est plus très vive,
Tu peux encore sauver ton pauvre navire
Va t'en vite et sois plus combative.
Mais dis-moi qui tu es, avant de partir.

"Je suis ton regard, tes lèvres et ton cœur,
Je suis ton âme, ta chair et ton esprit,
C'est en toi que je suis née et en toi que je meurs,
Nous sommes inséparables, mon amie..."

Je suis toi.

Errant sur le fleuve de la vie, je récupérai une feuille de papier coincée entre un rocher et une racine tortueuse. Des mots peints à l'encre noire, des pleurs, des espoirs... Mais je ne pus déchiffrer le message en entier car les mots se déplaçaient au fur et à mesure que je lisais. Puis une perle de sang s'écrasa au milieu de la page. Je relevai la tête et aperçus, dans l'arbre dont la racine avait serré la feuille contre la pierre, un homme dont les larmes teintées de rouge dévalaient de pâles joues.

« Je suis désolée d'avoir posé les yeux sur vos écrits, je m'en vais à présent.

— Non, ne pars pas ! J'ai eu tellement mal, déjà. Reste près de moi, à jamais. Sois ma sœur et une partie de mon âme.

— Mais cela n'existe pas...

— Prends ma main et monte avec moi, la vue est si belle d'ici... J'en pleure sans cesse, il ne manquait que toi. »

Prise au piège par cette intrigante sensibilité, je pris sa main et montait dans son arbre. D'en bas, on ne voyait qu'une frondaison verte, mais d'en haut, quelle merveille ! Sa demeure était de papier, de rêve, de sentiments, accrochée aux branches par un ciment de sincérité. Jamais je n'aurais cru cela possible. La rivière semblait enfler sans jamais quitter son lit et la forêt avoisinante parlait le langage du

renouveau.

Il sortit alors de son vêtement une bague d'argent, la baisa et la passa à mon doigt.

« Ainsi nous appartenons l'un à l'autre, à jamais.

— Mon frère d'âme !

— Ma sœur de cœur ! »

La lune prit le relais d'un soleil fatigué, descendu se coucher aux enfers pour se reconstruire et enflammer sans cesse nos lendemains.

Jadis, je t'ai vu te battre avec de lourdes armes,
Une épée s'émoissant, un bouclier de papier,
Outils de guerre rouillés par trop de larmes
D'impuissance, de souffrance endurée.

Il n'y a que dans tes éclats d'écorce et de soleil,
- Ô tes yeux ! - que l'on peut sonder ta profondeur,
Entreprendre un voyage au pays des merveilles,
Récolter par bouquet tes fleurs de douceur.

Aujourd'hui encore tu continues à lutter
Contre la moindre seconde qui t'épie,
Malgré les heurts, les blessures pansées
Inlassablement, persister, rester en vie.

Ton âme s'est ouverte sous les coups,
Ta voix n'exprime qu'une plainte de l'écorché.
Mais rien ne sauras te mettre à genoux
Tant que germera ta sensibilité.

La pupille vacillante, le regard défiguré,
Tu donnes encore de l'épée et n'abandonneras pas.
N'ai crainte, si ton innocence a été mutilée,
Bientôt sonnera l'heure de la fin du combat.

Car ta force n'a d'autre source que cette puissance
Puisée au cœur des forêts d'endurance,
Lesquelles s'évertuaient en vain à massacrer,
Ta force, ton emblème, ta sensibilité.

Mais la douceur dura peu de temps...

La vie nous attrapa pour satisfaire ses jeux de la destinée.

Je n'étais pas encore redevenue maîtresse de mon esprit qu'elle me jeta dans une arène pour combattre les lions, afin de me transformer en guerrière impassible puis me lapider jusqu'à devenir une belle statue de pierre, creuse, contenant le seul grelot de la folie. J'avais perdu foi en tout mais gagné en assurance, mêlant à la froideur de cette apparence, la séduction d'un corps qui se vouait à la déchéance, dans le plus monstrueux jeu de la sensualité. Je voulais faire la chasse à tous et remplir mes geôles de prisonniers, d'amants sans intérêt, marquer sur eux l'emblème de ma souffrance, que j'adorais car je me servais d'elle comme d'une délivrance, pour vivre sans ressentir.

Malgré cela, je les aimais, à ma façon. Je les torturais puis les cajolais, je mordais leurs chairs en pensant d'autres blessures avec mon affection. En échange, je recevais leur tendresse, leur naïveté, leurs promesses et candide sincérité, tandis que je m'acharnais à les faire saigner pour qu'affaiblis, ils ne puissent plus partir. Jamais. Et tandis

*que dans l'arène mouraient mes amoureux gladiateurs, exposant leurs
maux à un soleil impitoyable, je régnais sans partage sur mon
territoire circulaire.*

Elle portait la douceur de la fin d'un chaos
Et parlait la langue d'un Dieu oublié.
Vous avez dû la voir comme un fléau
De guerre. Elle était tellement redoutée !

Elle était une amazone impassible
De celles qui toujours chassait,
La proie n'étant pas un jeu mais une cible.
Portant Arc décida que Flèche saignerait.

Cette arme d'apparence inoffensive, empoisonnée,
Amourachée d'une corde tendue sur arc bandé,
Fut guidé par l'œil de Destin puis lâché.
Alors on entendit gémir une fois sa course arrêtée.

Elle avait frappé au bon endroit : le cœur.
Comme une abeille, y laissa une partie d'elle
Qui se mélangea à la chair, aux odeurs.
Amour l'avait touché de ses ailes.

Elle faisait mal, la douleur qu'elle diffusait,
Il fallait l'extraire, la déraciner puis la déloger,
Mais avant cela, on se devait de la briser...
Flèche saignait... comme elle saignait !

Exsangue de son poison qui infectait encore
Son amant ; mourante, amorphe, vidée,
Elle revint à Destin qui pleura sur le sort
De sa pauvre dévouée assassinée.

Ne plus rien ressentir provoqua l'ennemi de tous, Ennui. Avec ses parures de sable séché, les sabliers horizontaux qu'il portait en pendentif et son regard vide, il s'imposa à moi alors que j'égorgeais l'amour d'un prétendant.

Je compris que je devais achever mon œuvre. Sans délai. Et dans les pires conditions : l'oubli. S'effacer, revenir en soi et calmer les ardeurs de la folie, recréer un semblant d'équilibre pour que dure encore et encore le spectacle de ma vie... L'horrible spectacle de ma vie, que l'on regardait comme une pièce de théâtre mal jouée, avec des acteurs aux sourires faux, aux regards sans expression, tous attaqués par Ennui. Moi-même, je me regarderai jouer, pour inspirer ma propre vie, lui donner un sens nouveau.

Je me préparai donc à entrer en scène, face à mon reflet, les paupières grises, les yeux cernés de nacre, puis j'optai pour une cravate de satin noir à pendre à mon cou, dont le nœud se faisait coulant.

« Que donne-t-on ce soir ? demanda Miroir.

— Je ne me rappelle plus du titre.

— Ce doit être un spectacle à ne pas manquer, pour t'apprêter de la sorte !

— Je suis vêtue de noir et fardée d'ombres, il n'y a rien de splendide...

— Pourtant, la tragédie doit être merveilleuse pour arborer un si beau regard bordé de larmes.

— Certes. Ce soir, on joue une bien mauvaise pièce, c'est toujours la même que je vais voir tu le sais, mais je ne me lasse pas de contempler ces marionnettes.

— Rester ici serait plus constructif, ne crois-tu pas ?

— Je ne crois plus en rien. »

Les spectateurs sont là, affreusement souriants,
Marionnettes de chair se gavant de ma faiblesse.
La représentation peut commencer à présent,
Chacun pouvant se repaître de ma détresse :

"Voyez-vous, le temps m'a manqué,
Je ne suis guère apprêtée,
Les vêtements de nuit me collent encore à la peau,
Et ma voix s'enroue quand elle ne sonne pas faux.

Vous le remarquerez donc, je suis mal réveillée,
Je viens tout juste de quitter Morphée.
Sa caresse rêveuse a brûlée mon repos,
Mais je vénère sa main de garder mes yeux clos.

Vous me voyez désolée, je suis fatiguée.
Je vais m'asseoir ici et vous regarder,
Parce que ma vie n'a pas même de sens pour moi,
Ce théâtre vous lassera vite, je crois.

Sil vous plaît, ennuyez-vous et dormez,
Que je puisse voir vos grimaces s'effacer !"

Après avoir fait face aux pantins, je n'eus plus l'envie de rester sur le socle de cristal que mes amants m'avaient dédié, aussi me laissai-je choir à même le sol, sur une terre battue au-dessus de laquelle planait une mer de nuages noirs.

Je tombais, lentement, le temps de voir les visages se détourner, présentant des dos d'indifférence sur lesquels se tatouait progressivement le mot « Passé ».

J'effleurais le sol, brisant ma consistance et libérant le grelot fou qui était devenu mon seul moyen d'expression. Dans un dernier tintement, celui-ci explosa et ma face d'égérie, présentant un œil et une joue rebondie, s'anima et versa les larmes de la détresse.

C'est à ce moment précis que je sentis sur ma joue la caresse d'une main amie, et sur mes lèvres, le baiser d'un ange. J'étais morte et l'on m'ordonnait de renaître. J'étais marbre et je revenais en un corps de chair. Seulement, ma greffe de métal, lourde et infectée, m'infligeait milles nouvelles souffrances et la brûlure de quelques mots sur celle-ci torturait mon être las, qui priait pour l'achèvement de tous chagrins dans un amour tendre et passionné.

Je menais le plus intense des combats, je me battais pour ma plus belle victoire, à cent contre un : l'armée de mes émotions, mortes vivantes

défigurées, contre moi-même.

Les ténèbres de ce champ de bataille m'inspiraient le plus écœuré des dégoûts mais, empreinte d'une force que j'aspirais par obligation, je semais les échos de ma rage par de violents coups d'espoir, à travers une mémoire effrayée qui se vidait peu à peu.

C'est alors qu'un rayon de soleil troua les sombres nuages et dévasta de sa sublime lumière les contrées sacrifiées de mon âme enflée de tristesse. Un à un, les nuages éventrés fondirent en une pluie acide qui me brûla la peau comme autant de piqûres venimeuses. Cela dura des mois, mais je ne déçédai pas.

L'ange resta allongé près de moi, maître des éléments purificateurs, regardant s'élever les premières fondations de la forteresse qu'il bâtissait avec mes restes.

Mais qui va enfin me vider,
Extraire ces maux, cette violence ?
Puissez-vous m'ouvrir et racler
Les parois de ce ventre de la décadence !

Brûlez tout ! N'ayez pas peur.
Même si je hurle, j'implore, supplie,
Faites votre devoir et videz ma rancœur
Qui s'est implanté dans des entrailles pourries.

Voyez ! Tous ces insectes, parasites !
Ils ont migré de l'âme au corps,
Et lentement ont cheminé ces mites,
Vers une matrice q'elles dévorent.

C'est lorsque je me suis offerte à lui
Qu'elles se sont introduites en moi.
Au dernier jour j'ai tout brûlé et détruit,
Mais il était trop tard, elles pondaient déjà.

Ouvrez-moi ! Cette maladie me ronge...
Le manque dévaste mon corps drogué.
Videz-moi ! Ou faites que mes rares songes,
Suffisent à guérir cet abdomen troué.

L'ange se leva.

Je pensais que faire semblant d'être, c'était s'aider à continuer d'être, mais je n'en dis rien et contemplai son œuvre, lorsqu'il ouvrit le bras sur un nouveau paysage.

Sur le champ de bataille naissaient à présent des fleurs multicolores, des arbres lourds de fruits. Des oiseaux piaillaient en picorant la terre, le ciel s'irisait et, çà et là, se poudrait de blanc, tandis que l'herbe verdoyante retenait sur ses brins, les gouttelettes de rosée d'une aube tant espérée.

« Veux-tu vivre ? » entendis-je derrière moi.

Miroir apparut aux côtés de l'ange, dont rien ne pouvait dissiper le sourire. Ce sourire fragile et si pur, remède contre l'absolue douleur, créant les sillons du bonheur sur un parfait visage...

« Je veux vivre, oui, mais sans toi ! »

Et avec toute la force de ma rage restante, je frappai Miroir de la lame émoussée du ressentiment, brisant son cœur de verre. Il gémit comme une œuvre vivante, suppliant son créateur, tordu de peine, d'impuissance et d'incompréhension. Durant cette agonie, ses multiples reflets renvoyèrent les dernières épreuves vécues, des cheveux d'or, des fleuves d'encre, toutes ces parcelles de vie obscures, et quelques traces de

sang sur de vieux maux.

Tandis que j'embrassai l'Amour, Miroir éclata en une multitude de morceaux, créant autour de moi une pluie de pétales scintillantes, bientôt emportée par le vent du renouveau.

*Il y a des horizons qui s'entachent de regrets,
Des ciels qui s'empourprent, des terres se creusant,
Des lieux qui jadis furent des territoires de paix,
Paradis perdus dans le chaos de fanges hideuses.*

*Le silence est un constant vacarme,
Sa musique est inaudible et laide,
Toutes cécités deviennent délivrance de l'âme,
Dans la folie des songes que nul avocat ne plaide.*

*Le sommeil n'est plus un repos, mais un ennemi,
Le rêve ne tient plus son discours de refuge,
L'échappatoire de la réalité s'évanouit...
Seule demeure l'attente d'un tout nouveau déluge.*

*Recrée ma vie, reconstruit mon cœur,
Sèche mes larmes, endors mes souffrances,
Calme ma peine, éteins mes peurs,
Peins sur mon visage les couleurs de l'espérance.*

...Qu'à jamais cela serve de leçon.

*« Mon coeur déchiqueté
Tendu à bout de lèvres
N'attend que vos baisers
Pour se remettre à battre
D'un battement foncé
Dont le murmure mièvre
Tente en vain de percer
Les agonies de l'Être. »*

*Insane,
in memoriam...*

Table des poèmes

<i>Dolori resistere</i>	6
<i>Insane</i>	12
<i>Eveil maintenu</i>	15
<i>Je souris</i>	20
<i>Le mur</i>	23
<i>Plume du Manque</i>	25
<i>Rayons de brume</i>	28
<i>ultima forsan</i>	31
<i>Mélancolique Légion</i>	34
<i>Le long de mon deuil</i>	36
<i>Sombres regrets</i>	38
<i>Conflictuel rêve</i>	41
<i>Etiollement</i>	43
<i>Crève-cœur</i>	46
<i>L'âme en moins</i>	49
<i>Qui es-tu ?</i>	53
<i>Je fus ce que tu étais</i>	58

Le spectacle du réveil (Leave me alone) 62

Videz-moi !..... 65

Apocalypse..... 68